

CE QU'EN DIT LA PRESSE EN QUELQUES MOTS !

LE FIGARO
magazine

Un moment profond et joyeux.

GU. M.

LA CROIX

Stéphanie Schwartzbrod joue de la dérision et du burlesque, emportant le public dans un gai tourbillon. (...) On se surprend à croire à un autre avenir.

Béatrice Bouniol

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Le spectacle de Stéphanie Schwartzbrod est une invitation au voyage. (...) Ses paroles pleines d'odeurs réveillent la vitalité de l'esprit.

Anna Graham

 **Théâtre-Actem**
Le site de l'Association Actem

Stéphanie Schwartzbrod nous met en appétit pour un voyage culinaire mystique et fort affriolant.

Richard Magaldi-Trichet

 **La Bibliothèque du Théâtre**
La bibliothèque du théâtre

Un moment rare de découverte et de méditation.

Philippe Delhumeau

L'Humanité

Comédienne et cuisinière avertie, elle mitonne sous nos yeux une chorba, tout en prouvant joliment que les trois monothéismes sont à égalité des peuples du livre de cuisine. (...) Ah ! Si tous les gars du monde voulaient se donner la main (...). Ce serait trop chouette.

Jean-Pierre Léonardini

LA CROIX

Le festin des religions au théâtre de l'Aquarium

Au théâtre de l'Aquarium, Stéphanie Schwartzbrod convie les spectateurs à la table des trois monothéismes. Dans son cabaret mystique, se réinvente avec humour et poésie un autre regard sur les religions.

Au-devant de la scène, une longue table à roulettes chargée de mets et d'aliments; une autre à l'arrière, plus discrète, encombrée d'ustensiles et d'épices. Juste à côté, au fond, une cuisinière sur laquelle une haute marmite laisse échapper par intermittence de gourmands effluves. Enfin, à droite, une énigmatique malle en osier. Lorsque le public pénètre dans la salle, une femme énergique, tablier serré autour de la taille, s'agite déjà dans la chaleur de cette cuisine où une étrange galette se balance au bout d'un fil.

Les spectateurs prennent place comme on s'installe souvent dans cette pièce familière, propice aux discussions légères et aux confidences, le temps de la préparation d'un repas. Dans ce lieu anodin, sous couvert de conseils culinaires, s'échangent parfois sans en avoir l'air les choses les plus profondes.

DES RECETTES ANCESTRALES

Sans plus de précaution, autour de la table, Stéphanie Schwartzbrod engage la conversation. Les recettes dont elle parle sont ancestrales. Elles racontent les fêtes juives, chrétiennes, musulmanes. Elles disent le partage et l'essence même de la religion, la volonté de relier les hommes par une pratique commune.

Elles expriment la joie du festin, le plaisir des sens, le désir sans cesse reconduit de s'inscrire dans cette histoire millénaire. « C'est un spectacle qui parle de la foi, mais sous l'angle particulier de la nourriture », explique la comédienne cordon-bleu, auteur de *Saveurs sacrées* dont s'inspire cette mise en scène qu'elle signe avec Nicolas Struve. « J'espère inviter à un autre regard, dans une époque où le rapport à la religion en général et à celle des autres en particulier est devenu si négatif. »

Sur scène, au gré des danses et des métamorphoses, au rythme des mois, les étymologies se croisent, les anecdotes et les textes se mêlent dans une joyeuse générosité. C'est une fête des mets et des mots, une explosion de saveurs et de connaissances.

UN GAI TOURBILLON

Savait-on que manger, en hébreu, se dit *okbel*, dont la racine peut s'entendre par « Dieu se donne en totalité » et que la racine du mot arabe *ramida* désigne

une chaleur intense, propre à brûler les péchés lors du jeûne du Ramadan? Que l'amande, essentielle à la fabrication de la galette de l'Épiphanie, symbolise l'âme incorporée dans une enveloppe charnelle? Que lors de Roch hachana, on évite de manger des noix car la valeur numérique du mot hébreu *egoz* est la même que celle de *het*, qui signifie péché? Ou encore, que l'on sacrifie un mouton lors de l'Aïd El-Kebir pour immoler notre bête intérieure?

Jamais professorale, Stéphanie Schwartzbrod joue de la dérision et du burlesque, emportant le public dans un gai tourbillon. Irrésistible en catholique dévote qui hésite entre la lecture de l'Évangile et celle de Libération pendant le Carême. Malicieuse quand elle interrompt son récit de la fête de Pessah par la projection de quelques images des *Dix commandements* de Cécil B. DeMille, péplum kitsch à souhait où l'on voit Dieu ouvrir les eaux de la mer Rouge. Cocasse lorsque, armée d'une lampe torche, elle inspecte la salle pour déceler les miettes laissées par les spectateurs. Parfaite dans cette scène drolatique où elle invite à rejouer le festin d'Esther, saluant le nom du terrible Aman par un bruit de crécelles – distribuées à cet effet dès l'entrée – et celui du sage Mardochee par un cri d'allégresse.

ART CULINAIRE ET QUÊTE DE SENS

La poésie n'est pas absente de cette « fête sérieuse mais joyeuse ». Elle affleure dans un vers d'Épictète projeté au fond de la scène, dans les chants du muezzin ou ceux du cantor ashkénaze Yossele Rosenblatt comme dans la musique du violoncelle de Sonia Wieder-Atherton. Le souvenir, aussi, habite ce « cabaret mystico-drôlatique », tangible au moment de Pessah ou de Pâque, quand « Dieu descend dans ces lieux de la mémoire où sont prisonniers tous les ancêtres de notre histoire ».

Dans cet espace où s'éveillent les sens, en toute légèreté, Stéphanie Schwartzbrod poursuit la transmission d'un art culinaire qui est aussi quête de sens. Et en dégustant la *chorba* mijotée pendant le spectacle nourri de cette longue histoire partagée par les trois monothéismes, on se surprend à croire à un autre avenir.

Une invitation à éveiller les sens de la cuisine festive des trois grandes religions monothéistes : juive, musulmane et catholique.

S'il n'y avait qu'un Dieu, sans aucun doute inviterait-il les fidèles à partager un repas unique préparé avec la sensualité des épices se confondant à la subtilité des saveurs associées. Importer les Saintes Ecritures de la Tora, du Coran et de la Bible sur une scène de théâtre improvisée en atelier de cuisine, Stéphanie Schwartzbrod s'y est osée.

En fond de scène, chaque moment fort lié à une religion apparaît sur un écran. Sur le plateau, une table sur laquelle sont disposés les ingrédients indispensables à la préparation des recettes traditionnelles. En retrait, une gazinière où mijote à feu contrôlé la chorba, soupe traditionnelle orientale. Le fumet sème sur son passage une invitation au voyage, une sensation de goûter à un ailleurs.

Spectacle librement inspiré de *Saveurs sacrées* de Stéphanie Schwartzbrod (éditions Actes Sud), chaque plat est synonyme d'un symbole, d'une culture où la religion se lit, se vit et se conçoit dans un élan commun partagé sous le signe du respect. Chaque ingrédient est une entrée en matière dans la préparation culinaire correspondant à un moment spirituel. La finalité du plat s'apprécie autour d'une table entourée de la famille et des amis. Pauvres et errants ne sont pas en reste et reçoivent une part du buffet.

Les religions n'ont pas été créées pour générer des guerres opposant les hommes. Synagogues, mosquées, églises, des édifices construits pour rassembler, des lieux de culte ouverts à l'écoute et à la prière. Des havres de confessions invitant à la prière et au silence. Stéphanie Schwartzbrod ouvre les portes des trois grandes religions monothéistes pour révéler un message de paix destiné à qui veut l'écouter sans ciller. Le public assiste à ce moment intense en faisant vœu de découverte et de tolérance. N'est-ce pas l'intolérance des extrémistes qui imposent à la face du monde l'envers contrarié des Saintes Ecritures ?

La spiritualité est une fête en soi, la gastronomie est un ravissement vécu de l'intérieur. L'Aman Taschen du Pourim, le Bourek annabi du Ramadan, le gigot d'agneau de Pâques, des exemples de nourritures terrestres servies pour les fêtes juives, musulmanes et catholiques.

Sacré, Sucré, Salé, un moment rare de découverte et de méditation.

LE FIGARO magazine

À CROIRE ET À MANGER

Pessah, Pâques, Aid el-Fitr... Dans *Sacré, sucré, salé*, Stéphanie Schwartzbrod aborde ces fêtes religieuses avec une gourmandise décomplexée.

Au son des cloches, du muezzin et des crécelles, elle souligne les passerelles pas seulement culinaires qui relient les trois monothéismes. Chaque ingrédient ou recette porte un sens symbolique.

Parfois, elle touille dans sa marmite avec un air espiègle et on sent que l'esprit traverse les corps des spectateurs.

Un moment profond et joyeux, tous publics, dans lequel chacun peut trouver à croire et à manger.

GU. M.

le 18 mars 2016

Sacré, Sucré, Salé

Sur la cuisinière, le plat mijote. Elle s'affaire, de la table au fourneau, soulève le couvercle de la grosse marmite, goûte, apprécie, et tandis qu'elle corrige, on salive. Elle s'affaire avec passion, met toute son énergie à la confection du repas, donne sa place à chacune des femmes qu'elle incarne, se fait tour à tour l'écho des trois religions monothéistes.

Le spectacle de Stéphanie Schwartzbrod est une invitation au voyage. Voyage dans le temps, invitation à cheminer tout le long d'une année, et de s'arrêter sur les différentes fêtes qui sont célébrées. Chaque tradition est transmise de génération en génération, est l'occasion d'un retour sur soi, est une interrogation sur sa façon de consommer et inscrit l'être dans un travail réflexif. Car nourriture et pensée sont intimement mêlées.

Sur le plateau les maîtresses de maison qui se succèdent ont le feu sacré. La comédienne passe au tatami, ces ruptures avec le quotidien, revisite la forme et le fond. Interroge le public sur les symboles, convoque la racine des mots, fait appel à l'étymologie. Elle rend compte des sens cachés des différents plats qu'elle prépare, elle est le guide qui amène à revoir les jugements. Chaque jour a ses douceurs, ses rigueurs, ses histoires. Ses paroles pleines d'odeurs réveillent la vitalité de l'esprit.

L'observance de ces jours sacrés qu'on voit aujourd'hui avec méfiance est pour chacun un effort de perfectionnement. Ré-enchanté la dimension intérieure, remet au centre la conduite éthique, le partage, les lois de l'hospitalité, la conscience de nos actes. Chacun prend la mesure de la relation qu'il instaure entre le monde matériel et le monde spirituel. Tout autour de la scène, les rideaux se dressent comme les colonnes d'un temple. Une femme agenouillée cherche l'unité dans un rayon de lumière.

Elle sale, poivre, écrase un citron, coupe un céleri, combine les lettres d'un verbe, révèle toutes les dimensions qu'il contient, tire de chaque geste une sagesse. Elle virevolte joyeusement, approfondi sérieusement le sens, tous les sens. Comme le parfum de la soupe qui se répand dans la salle, le goût d'apprendre qu'elle communique donne envie d'étudier davantage. Avant d'aller étancher notre soif de connaissance, nous nous régalons de cette délicieuse chorba qui nous titille depuis le début.

L'OBS

avec
Rue89

Au festival d'Avignon « off », plus qu'ailleurs, certains acteurs se présentent seuls en scène face au public sans pour autant vouloir verser dans les travers narcissiques, racoleurs ou autopromotionnels du one-man show.

Que cherchent-ils ? Une écoute particulière, une complicité muette avec les spectateurs assis là devant eux, souvent en rangs clairsemés en ce début de festival. On peut y déceler une forme d'autoportrait plus ou moins détourné et discret, qu'ils soient ou pas l'auteur du texte qu'ils nous offrent en partage.

Des odeurs de céleri dans la chapelle

Quand on entre dans la chapelle Saint-Louis, l'actrice Stéphanie Schwartzbrod est déjà au travail. Sur une table dressée devant l'autel, elle coupe des poireaux. Elle les jettera bientôt dans le faitout où cuisent déjà d'autres légumes sur l'un des feux d'une cuisinière. Elle porte un tablier de ménagère, elle nous sourit, visiblement elle est à son affaire. Outre le théâtre, la cuisine est une des passions de l'actrice. Elle a d'ailleurs écrit plusieurs livres de cuisine dont « Saveurs sacrées » (Actes Sud) dont ce spectacle titré « Sacré sucré salé » est comme le libre prolongement.

Pour nous faire saliver, la voici qui nous offre en apéritif un extrait du « Repas », succulent texte de Valère Novarina qui parvient à nos oreilles tandis que des effluves de céleri nous font frissonner les narines. Il n'y a là rien d'incongru à entendre cela dans un lieu où à d'autres moments, on célèbre la messe.

Car égrenant les mois de l'année, le spectacle fait des stations aux différentes fêtes religieuses des trois principales religions de nos contrées – la catholique, la juive et la musulmane – et des repas plus ou moins rituels qu'elles occasionnent.

A chaque station, son lot d'histoires comme celle de la fiefcée Esther qui, s'attelant à la préparation d'un fabuleux festin, évita aux juifs de passer de vie à trépas.

D'une mère musulmane à une mère juive

D'étymologie en anecdote, l'actrice cuisinière saute d'un repas de fête à l'autre avec jubilation, la sensualité fait le liant entre les différentes religions dont le spectacle dessine le tronc commun. Du sacré au sucré, il n'y a qu'un pas et même qu'une lettre, comme de la scène à la cène.

Emoustillé, le public, croyant ou pas, est vite emporté par la joie communicative de l'actrice. Qui résisterait à la voir, sous le même tablier, passer d'une mère musulmane attendant fébrilement l'heure de la rupture du jeûne à une mère juive nous invitant à honnir le nom d'Aman et à exalter celui de Mardochée au moment de la fête de Pourim ? Le spectacle s'achève quand la chorba est prête. Il est conseillé de s'en mettre un bol derrière le gosier après qu'on a applaudi l'actrice aussi excellente que sa chorba.

Jean-Pierre Thibaudat

l'Humanité

DES FEMMES AU FOUR ET AU MOULIN

L' Aquarium affiche deux spectacles sous le titre générique *Paroles de femmes (I)*.

Jean Louis Benoit, pour *Garde barrière et garde fous*, a pris des reportages entendus sur France Culture dans l'émission *Les Pieds sur terre*. Il s'agit de celui consacré à Monique, témoignage recueilli en 2008 par Olivier Minot, ainsi que de celui enregistré en 2007 par Élodie Maillot, *les Travailleurs de l'ombre II : Garde fou, jusqu'au bout de la nuit*. Modèles du genre. Le sujet parlant s'y livre peu à peu à l'aune du travail dur et de ses répercussions sur l'écorce intime. Lena Bréban joue Monique, employée de la SNCF, puis Myriam, infirmière en hôpital psychiatrique. De l'une à l'autre, elle change imperceptiblement tout en demeurant elle-même, épousant avec affection ces paroles d'êtres vrais si peu entendues sur une mise en œuvre du « réel » menée en toute délicatesse, sans pathos, dans le plus profond respect du dire de femmes conscientes de leur utilité sociale, qui ne font pas tout un plat de leur devoir au service (public) des autres, sans toutefois passer sous silence qu'elles sont sous payées, plus ou moins administrativement brimées plus ou moins mutilées aussi dans la sphère intime par les conditions d'exercice de leur métier.

Un théâtre de la pudeur, sans cri, qui laisse entendre en sourdine que « les gens simples » sont très complexes dès qu'on les écoute. Monique et Myriam ne se plaignent pas. Ce qu'elles effectuent, il faut le faire. En cela, elles sont semblables à des centaines de milliers de leurs pareilles dans la société. Benoit fait ici œuvre pie, avec tact, empathie communicative, grâce à Lena Bréban, dont l'élégance sensible pare ces deux femmes modestes d'une aura qui les sublime. N'est ce pas qu'elles le valent bien ? Jean Haas habille sobrement l'espace du jeu de main de maître, avec l'apport de Pascal Sautet (lumière et vidéo).

Il y a aussi *Sacre, sucré salé* de et avec Stéphanie Schwartzbrod, qu'elle a mis en scène avec Nicolas Struve. Comédienne et cuisinière avertie (elle a signé plusieurs bouquins en la matière), elle mitonne sous nos yeux une chorba (ça sent d'emblée les légumes qui cuisent), tout en prouvant joliment, d'Aïden Roch Hachana via Noël, que les trois monothéismes sont à égalité des peuples du livre de cuisine. Ça part d'un bon sentiment. Ah ! Si tous les gars du monde voulaient se donner la main en communiant autour du couscoussier ou de la Cocotte Minute. Ce serait trop chouette.

La chronique de
Jean-Pierre Léonardini
21 mars 2016

Entretien sur « Sacré, Sucré, Salé »

Spiritualité culinaire

Sacré, Sucré, Salé est un spectacle qui se donnera du 8 au 26 mars au Théâtre de l' Aquarium. Son sujet ? La nourriture et les religions du Livre. La genèse de cette pièce est amusante : à l'occasion de la préparation du festival « Taste, une question de (bon) goût » à Metz et Thionville en janvier 2012, lequel avait pour sujet la nourriture, Jean Boillot, directeur du Nest de Thionville, donne carte blanche à Stéphanie Schwartzbrod pour créer un spectacle autour de ce thème. Selon la petite histoire, il fut un peu surpris du résultat – une pièce aussi comique que didactique sur les habitudes, interdits et symboles alimentaires dans les trois religions monothéistes – mais honora parfaitement son engagement.

Comment Stéphanie Schwartzbrod en est-elle arrivée à traiter un sujet aussi spécialisé ? Elle avait déjà rédigé plusieurs livres de cuisine lorsque vers 2007 elle cherche un nouveau sujet à traiter dans la même veine. À l'époque, nouvellement convertie, elle fréquente la Fraternité monastique de Jérusalem et en particulier les soeurs et leur cuisine. C'est par elles et au cours de quelques enseignements qu'elle apprend le rapport de la foi avec la nourriture, spécialement au moment de certaines grandes fêtes. Ça y était, elle tenait son sujet. Le livre, sorti en 2007 chez Actes Sud et qui prend la forme d'un calendrier un peu particulier des fêtes liturgiques, s'intitule logiquement « *Saveurs sacrées – Recettes rituelles des fêtes religieuses* ».

Elle y explique comment la tradition juive a dû puiser dans sa propre histoire et notamment l'étymologie de sa langue pour mettre au point les recettes correspondant aux fêtes. On peut trouver la source originelle de cette démarche dans le mot hébreu « okbel », qui signifie à la fois « manger » et « Dieu se donne en totalité ». Ainsi, le gâteau aux dattes mangé lors de Pourim n'a aucun rapport avec la saveur de ce fruit mais bien avec le fait que « datte », qui se dit « tamar », a la même racine que « yétamou », qui signifie « anéantissement », ici celui programmé des Juifs par Aman tel que rapporté au livre d'Esther. De la même façon, les recettes farcies évoquent alors le fait que Dieu était caché et les beignets la tête grosse mais vide du candidat persécuteur. La tradition chrétienne, quant à elle, a plutôt puisé dans les rites païens qu'elle a supplantés. La bûche de Noël en est un exemple évident, mais aussi les crêpes de la Chandeleur, symbole du retour du soleil par leur forme. L'Épiphanie, quant à elle, commande la galette des rois à cause de la symbolique de l'amande et de la pâte feuilletée. Un chapitre spécial – et un tableau, dans le spectacle – est consacré à l'Eucharistie, repas s'il en est, qui s'origine dans celui de Séder lors de Pessah. Un autre est consacré au carême.

Concernant l'islam, Stéphanie Schwartzbrod dit être particulièrement sensible aux menus du ramadan. Boire du lait et manger des dattes au moment de la rupture du jeûne y est un symbole de douceur, de pureté et d'humilité. Et si les repas nocturnes sont si copieux, c'est à cause du commandement de l'aumône qui doit être faite aux pauvres, d'où le fait que ces derniers se tiennent parfois en pleine rue. On se ressert parce que plus on mange plus on est protégé. Et, symétriquement, on donne beaucoup parce que plus on donne plus on honore l'invité. Refuser est donc une offense.

Dans son spectacle, Stéphanie Schwartzbrod explique qu'elle a voulu à la fois expliquer et faire rire. Elle n'hésite donc pas à flirter avec le burlesque en incarnant, par exemple, un rabbin orthodoxe qui finit de donner ses instructions pour taper du pied ou lancer des youyou dans un état d'ébriété avancé lors de la fête de Pourim incitant à la réjouissance... Au féminin, elle incarne régulièrement la mère juive. Côté « sérieux », elle inclut deux textes, l'un de Valère Novarina – *Le Repas* – et l'autre de Fabrice Hadjadj – *Gabbatha* – qui complètent l'inventaire symbolico-sensuel de ce « cabaret mystico-drôlatique ». Lequel se termine, évidemment, par une dégustation.



Théâtre-Actu

Le site de l'Actualité Théâtrale

Les nourritures divines

En suivant les rites du calendrier, Stéphanie Schwartzbrod s'intéresse à ce que nous mettons sur nos tables, et donc accessoirement dans nos ventres... A l'heure de l'apéro, elle nous met en appétit pour un voyage culinaire mystique et fort affriolant.

Dans une vaste cuisine reconstituée où elle reçoit les spectateurs, tout en s'affairant à ses marmites et fourneaux, Stéphanie Schwartzbrod nous relate l'histoire du monde, en devenant tour à tour juive, musulmane ou catholique. Elle décortique les recettes traditionnelles des religions monothéistes, en nous invitant au partage. Au-delà des simples ingrédients, elle nous rappelle le vivre – et le croire-ensemble, ce qui aujourd'hui trouve une résonance toute particulière.

Dans la mise en lumière de François Perron, douce et chaude comme les brioches du nouvel an juif, elle nous raconte Esther et Mahomet, la Mer Rouge et l'eucharistie, Roch Hachana et le Ramadan. C'est une jolie fête des sens qu'elle nous présente, entre les odeurs de la chorba qui mijote (et que l'on peut déguster en fin de spectacle !), les chants du muezzin et les volées de cloches.

Tirée de son ouvrage « Saveurs sacrées », la comédienne-auteure met en scène avec Nicolas Struve une leçon festive sur ce qu'on mange, dans les trois religions, et nous rappelle ce qui nous relie donc plus profondément que nous ne le pensons, que l'on soit croyant, athée ou agnostique.

« Dieu est amour » disent les catholiques, ici il est surtout à table, et on a hâte de s'asseoir avec lui !

Richard Magaldi-Trichet

le 9 mars 2016

SPIRITUALITÉ CULINAIRE

Sacré, Sucré, Salé est un spectacle qui se donnera du 8 au 26 mars au Théâtre de l'Aquarium. Son sujet ? La nourriture et les religions du Livre. La genèse de cette pièce est amusante : à l'occasion de la préparation du festival « Taste, une question de (bon) goût » à Metz et Thionville en janvier 2012, lequel avait pour sujet la nourriture, Jean Boillot, directeur du Nest de Thionville, donne carte blanche à Stéphanie Schwartzbrod pour créer un spectacle autour de ce thème. Selon la petite histoire, il fut un peu surpris du résultat – une pièce aussi comique que didactique sur les habitudes, interdits et symboles alimentaires dans les trois religions monothéistes – mais honora parfaitement son engagement.

Comment Stéphanie Schwartzbrod en est-elle arrivée à traiter un sujet aussi spécialisé ? Elle avait déjà rédigé plusieurs livres de cuisine lorsque vers 2007 elle cherche un nouveau sujet à traiter dans la même veine. À l'époque, nouvellement convertie, elle fréquente la Fraternité monastique de Jérusalem et en particulier les soeurs et leur cuisine. C'est par elles et au cours de quelques enseignements qu'elle apprend le rapport de la foi avec la nourriture, spécialement au moment de certaines grandes fêtes. Ça y était, elle tenait son sujet. Le livre, sorti en 2007 chez Actes Sud et qui prend la forme d'un calendrier un peu particulier des fêtes liturgiques, s'intitule logiquement « *Saveurs sacrées – Recettes rituelles des fêtes religieuses* ».

Elle y explique comment la tradition juive a dû puiser dans sa propre histoire et notamment l'étymologie de sa langue pour mettre au point les recettes correspondant aux fêtes. On peut trouver la source originelle de cette démarche dans le mot hébreu « okbel », qui signifie à la fois « manger » et « Dieu se donne en totalité ». Ainsi, le gâteau aux dattes mangé lors de Pourim n'a aucun rapport avec la saveur de ce fruit mais bien avec le fait que « datte », qui se dit « tamar », a la même racine que « yétamou », qui signifie « anéantissement », ici celui programmé des Juifs par Aman tel que rapporté au livre d'Esther. De la même façon, les recettes farcies évoquent alors le fait que Dieu était caché et les beignets la tête grosse mais vide du candidat persécuteur. La tradition chrétienne, quant à elle, a plutôt puisé dans les rites païens qu'elle a supplantés. La bûche de Noël en est un exemple évident, mais aussi les crêpes de la Chandeleur, symbole du retour du soleil par leur forme. L'Épiphanie, quant à elle, commande la galette des rois à cause de la symbolique de l'amande et de la pâte feuilletée. Un chapitre spécial – et un tableau, dans le spectacle – est consacré à l'Eucharistie, repas s'il en est, qui s'origine dans celui de Séder lors de Pessah. Un autre est consacré au carême.

Concernant l'islam, Stéphanie Schwartzbrod dit être particulièrement sensible aux menus du ramadan. Boire du lait et manger des dattes au moment de la rupture du jeûne y est un symbole de douceur, de pureté et d'humilité. Et si les repas nocturnes sont si copieux, c'est à cause du commandement de l'aumône qui doit être faite au pauvres, d'où le fait que ces derniers se tiennent parfois en pleine rue. On se ressert parce que plus on mange plus on est protégé. Et, symétriquement, on donne beaucoup parce que plus on donne plus on honore l'invité. Refuser est donc une offense.

Dans son spectacle, Stéphanie Schwartzbrod explique qu'elle a voulu à la fois expliquer et faire rire. Elle n'hésite donc pas à flirter avec le burlesque en incarnant, par exemple, un rabbin orthodoxe qui finit de donner ses instructions pour taper du pied ou lancer des youyou dans un état d'ébriété avancé lors de la fête de Pourim incitant à la réjouissance... Au féminin, elle incarne régulièrement la mère juive. Côté « sérieux », elle inclut deux textes, l'un de Valère Novarina – *Le Repas* – et l'autre de Fabrice Hadjadj – *Gabbatha* – qui complètent l'inventaire symbolico-sensuel de ce « cabaret mystico-drôlatique ». Lequel se termine, évidemment, par une dégustation.



CYCLE PAROLES DE FEMMES

**Dans le cadre d'un deuxième cycle sur les paroles de femmes,
le Théâtre de l'Aquarium présente la création de deux spectacles :
*Sacré, Sucré, Salé et Garde barrière et garde fous.***

« Deux spectacles joyeusement salutaires, en ces temps d'exclusion et de repli sur soi... » dit François Rancillac, le directeur du Théâtre de l'Aquarium, à propos du deuxième volet d'un cycle commencé en février avec *4 48 Psychose* et *Une mariée à Dijon*. Cette deuxième étape féminine de la programmation de l'Aquarium présente deux spectacles courts, à goûter l'un à la suite de l'autre ou séparément.

À 19h, Stéphanie Schwartzbrod interprète *Sacré, Sucré, Salé*, monologue culinaire et métaphysique adapté de *Saveurs sucrées*, qu'elle a fait paraître chez Actes Sud en 2007. Mis en scène avec Nicolas Struve, ce spectacle propose une vision plus sensuelle qu'ascétique des trois monothéismes, en pérégrinant à travers ses recettes de cuisine. Esther et Mahomet, la mer Rouge et l'Eucharistie, Rech Hachana et le ramadan : chaque plat renvoie à une histoire, chaque ingrédient à un symbole, et chaque cuisinière, comme Stéphanie Schwartzbrod, est une adepte du partage.

DE LA NOURRICIÈRE AUX PROTECTRICES

À 21h, Jean-Louis Benoit présente *Garde barrière et garde fous*, spectacle adapté de deux reportages diffusés dans « Les Pieds sur terre » par Sonia Kronlund, sur France Culture. Monique garde les barrières des passages à niveau qui tendent à disparaître, comme son métier, dont elle est une des dernières représentantes. Myriam garde la nuit des fous de l'hôpital Sainte-Anne, eux sont de plus en plus nombreux. « La parole ici est simple, dit Jean-Louis Benoit, Jamais sommaire (...) Écoutons ces femmes, elles nous racontent le monde ». Léna Bréban interprète Monique et Myriam, rendant ainsi hommage à toutes ces femmes « indispensables mais ignorées ». Le cycle 2 de l'Aquarium commence le 8 mars, journée de la femme. Raison de plus pour ne pas rater ce rendez-vous.

Catherine Robert
mars 2016